

La guerre et l'armée russe à travers la correspondance des participants français de la campagne de 1812

*The War and the Russian Army in the correspondence of French participants in
the Campaign of 1812*

Nicolaï Promyslov

Traducteur : Hélène Rol-Tanguy et Françoise Lyon-Caen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12605>

DOI : 10.4000/ahrf.12605

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 95-115

ISBN : 978-2-200-92761-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Nicolaï Promyslov, « La guerre et l'armée russe à travers la correspondance des participants français de la campagne de 1812 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 369 | juillet-septembre 2012, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12605> ; DOI : 10.4000/ahrf.12605



LA GUERRE ET L'ARMÉE RUSSE À TRAVERS LA CORRESPONDANCE DES PARTICIPANTS FRANÇAIS DE LA CAMPAGNE DE 1812

Nicolai PROMYSLOV

Quelle fut la perception de la campagne de 1812 et de l'armée russe par les soldats français ? La réponse se trouve en partie dans les lettres des soldats de Napoléon, dont leurs auteurs livrent leurs impressions immédiates sur leurs ennemis et la guerre. La propagande napoléonienne, et particulièrement les *Bulletins de la Grande Armée*, influencent grandement les perceptions des militaires. En reprenant certaines thèses des *Bulletins* concernant l'armée russe et la campagne de 1812 dans son ensemble, la correspondance privée paraît apporter son soutien aux justifications officielles.

Mots-clés : correspondance, Russie, Moscou, opérations militaires, Borodino, armée russe

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, les relations entre la France et la Russie sont tendues. Le mythe d'une menace russe se répand alors en France et on le retrouve dans nombre d'ouvrages et d'articles de presse. Après l'accession au pouvoir de Napoléon Bonaparte, le gouvernement français renforce la diffusion dans de larges couches de la population de certains clichés concernant les pays étrangers. Dès qu'il devient évident que la paix de Tilsit ne durera pas et que les alliés d'hier vont bientôt reprendre les armes, c'est la presse nationale qui, pour l'essentiel, se charge, à la

veille de la campagne de Russie, de préparer l'opinion française à l'idée que la guerre est inévitable¹.

La campagne de 1812 est devenue l'un des axes de la légende napoléonienne : c'est le moment où l'empereur, jusqu'alors invaincu, subit une défaite et cette défaite marque le début de son déclin. Il existe un ensemble considérable de mémoires consacrés à la guerre de 1812², mais il n'en reste pas moins intéressant d'analyser l'impression produite par la campagne militaire et par l'armée de l'adversaire telle qu'elle apparaît dans la correspondance privée à l'époque même des opérations. Cela permettra de voir jusqu'à quel point les images stéréotypées résistent à leur confrontation avec la réalité.

Toute correspondance privée utilisée comme document historique présente un certain nombre de particularités : d'une part, le manque de temps et de documents conduit les auteurs à se montrer laconiques dans leurs descriptions et dans la caractérisation des événements, d'autre part la censure et l'autocensure influent fortement sur le contenu.

Au début de 1812, on sent déjà au sein de la société française une certaine lassitude due aux guerres permanentes, aux expéditions lointaines et aux tensions qui en résultent pour les forces comme pour les ressources du pays. L'empereur lui-même a conscience de cet état d'esprit lorsqu'il dit de ses maréchaux qu'ils préférèrent vivre dans le luxe de leurs palais plutôt qu'au bivouac. Le service aux armées est de moins en moins populaire, le nombre de désertions de conscrits augmente pour atteindre un pic en 1811 : le 15 février, on comptait plus de 86 000 déserteurs. Par une série de mesures administratives conjuguée avec l'efficacité de la police militaire, ce chiffre tombe à 26 000 au 1^{er} janvier 1812, mais, le 1^{er} février, le nombre de fugitifs remonte à près de 38 000³. Les lettres adressées aux soldats de la Grande Armée contiennent de nombreux témoignages montrant que les parents ne tenaient pas du tout à voir leurs enfants fuir le service militaire car c'est toute la famille qui pouvait en subir les conséquences. N. Starette

(1) Nicolaï V. PROMYSLOV, « L'image de la Russie dans *Le Moniteur* à la veille de la guerre de 1812 » *Evropa, Mejdounarodny almanakh [Europe. Almanach international]*, série 6, Tioumen, 2006, p. 64-74.

(2) Les chercheurs contemporains ont recensé 129 ouvrages de souvenirs concernant la campagne de Russie et quelques centaines dont les auteurs consacrent une partie de leurs mémoires à la guerre de 1812. Philip G. DWYER, « Public remembering, private reminiscing : French military memoirs and the Revolutionary and Napoleonic wars », *French historical studies*, Vol. 33, n° 2, 2010, p. 239.

(3) Jean DELMAS (dir.), *Histoire militaire de la France*, t. 2, de 1715 à 1871, Paris, 1992, p. 312-313. Voir aussi Alan FORREST, *Conscripts and Deserters : The army and French Society during the Revolution and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

recommande instamment à son fils, soldat au 37^e de ligne, d'obéir aux officiers et de ne pas songer à désertir : « Le fils de Poirel a fait la désertion et d'autres, et la gendarmerie est tous les jours à leur poursuite, et leur jugement doit être rendu à une amende d'environ 1 000 francs et au moins 4 années de fers »⁴. Un certain Claude Prudhomme conseille aussi à son fils de se montrer obéissant, de suivre scrupuleusement les ordres des officiers, et surtout ceux de son capitaine⁵. Ainsi s'exprime la lassitude de la société devant ces guerres qui, en dehors de courtes interruptions, durent depuis vingt ans.

Certes, ils sont encore nombreux les jeunes gens qui brûlent du désir de servir, de gagner des galons et des décorations, ou tout simplement de voir du pays dans les rangs de l'armée. Le bruit court alors que cette dernière doit aller en Russie et, de là, peut-être en Inde. Du coup, le service militaire retrouve une certaine popularité, de même que la campagne à venir ; ces bruits se répandent largement dans la société comme dans l'armée. Le grenadier à pied Delvau écrit à ses parents le 9 juin que l'armée va en Inde ou en Égypte, et peu lui importe : il aime voyager et veut découvrir le monde. À vrai dire, ses idées sur la géographie sont très approximatives puisqu'il a écrit dans une lettre du 18 avril que l'Inde est à 1 300 lieues de Paris⁶. Le sergent J. Lebas pense lui aussi que le but final de la campagne engagée pourrait bien être l'Inde⁷.

À partir de 1812, le mécontentement suscité par le poids des opérations militaires, tout comme celui dirigé contre les responsables de la guerre, s'exprime de plus en plus souvent dans les lettres, puis dans les mémoires⁸. Ainsi le 9 juillet, M^{me} Ulliac écrit-elle à son mari, colonel à l'état-major général du 8^e corps : « Puissent les malheureux Russes être tellement pressés par nos braves qu'ils soient enfin forcés à demander la paix ! La paix ! Que soient rendus à tant d'honnêtes gens le repos et le bonheur ! »⁹. N. Starette, lui, écrit à son fils que la guerre a été engagée malgré le désir de paix de l'Europe tout entière¹⁰. Et, bien que les Français

(4) *Lettres interceptées par les Russes durant la campagne de 1812, d'après les pièces communiquées par S. E. M. Goriainow, directeur des Archives de l'État et des Affaires étrangères de Russie, et annotées par Léon Hennet et le commandant Martin avec une introduction par Frédéric Masson*, Paris, 1913, p. 5.

(5) *Ibid.*, p. 1.

(6) Arthur CHUQUET, *1812. La guerre de Russie. Notes et documents*, t. 1, Paris, Fontemoing, 1912, p. 6.

(7) *Ibid.*, p. 5.

(8) Natalie PETITEAU, *Guerriers du Premier Empire. Expériences et mémoires*, Paris, Les Indes Savantes, 2011, p. 56.

(9) *Lettres interceptées...*, *op. cit.*, p. 5.

(10) *Ibid.*, p. 5.



se considèrent comme les vainqueurs à l'issue de la bataille du 7 septembre à Borodino, la fatigue après de longues marches et de rudes combats est immense. Dans les jours qui suivent, de nombreux régiments ne comptent plus que quelques dizaines d'hommes et les survivants se sont éparpillés dans les environs pour trouver repos et nourriture¹¹. Après l'entrée dans Moscou, le souhait de voir se conclure la paix au plus vite revient de plus en plus souvent dans les lettres des militaires, quel que soit leur grade. Il est évident pour de nombreux combattants qu'après une si lourde défaite, après l'abandon de leur capitale, les Russes n'auront plus d'autre choix que de signer la paix. F. Ch. List, officier d'artillerie de la Garde royale hollandaise, se fait l'écho de cet état d'esprit quand il présume qu'après l'anéantissement de fait de l'armée russe sur les bords de la Moskova, « l'empereur de Russie sera bientôt obligé de demander la paix »¹². Or, de temps à autre, les Français reçoivent de l'armée russe divers signaux qu'ils interprètent comme le désir des Russes aussi de mettre fin à la guerre. Ainsi, dans une lettre du 15 octobre, Alfred de Noailles évoque la conversation qu'un de ses officiers polonais de l'avant-garde de Murat a eue avec un officier cosaque qui exprimait son espoir d'une paix prochaine. En ayant eu connaissance, Napoléon exprime à son tour son espoir d'une réconciliation rapide entre les deux pays¹³.

Dans une lettre à sa femme datée du 6 octobre, un certain Georges présente les pourparlers de paix comme un fait avéré¹⁴. Écrivant à l'une de ses connaissances, directeur de l'artillerie à Lille, Cl. Richard, lui-même officier d'artillerie, et qui justement s'est trouvée dans les environs de Polotsk dans le corps d'Oudinot¹⁵, exprime à son tour cet espoir ; ce témoignage montre lui aussi combien cette aspiration est répandue. Et le général Grouchy de conclure le 16 octobre dans une lettre à sa femme, écrite à la veille même du jour où le gros des forces françaises quitte Moscou : « Toute l'armée désire la paix autant qu'elle en a besoin »¹⁶. Quant au baron de Beaumont, se faisant de toute évidence l'écho de rumeurs, il suppose qu'un armistice de six mois va être proclamé et que l'armée va pouvoir prendre ses quartiers d'hiver¹⁷. Variante hautement souhaitable pour l'armée

(11) Vladimir ZEMTSOV, « L'armée de Napoléon le 8 septembre 1812 (À propos des résultats et des suites de la bataille de Borodino) » dans *L'exploit militaire des défenseurs de la Patrie : traditions, transmission, nouvelles approches*, 2^e partie, Vologda, 2000, p. 152-153 (en russe).

(12) *Lettres interceptées...*, op. cit., p. 26.

(13) *Ibid.*, p. 118.

(14) *Ibid.*, p. 64.

(15) *Ibid.*, p. 334.

(16) *Ibid.*, p. 339.

(17) *Ibid.*, p. 101.

française, car elle permettrait de maintenir le *statu quo* jusqu'au début de la campagne suivante, de concentrer les réserves et d'espérer conclure la paix dès l'année suivante à de bonnes conditions. Mais les Français n'envisagent pas l'hypothèse – parce qu'ils la craignent trop ? – selon laquelle toutes ces conversations autour d'une paix rapide, qui reviennent régulièrement sur la ligne de front des deux armées, sont sans fondement et peut-être même encouragées par le commandement russe pour retenir les Français à Moscou le plus longtemps possible.

En septembre, les hommes engagés dans cette campagne sont encore pleins d'optimisme quant à son issue ; ils s'imaginent que, même si la paix n'est pas conclue, la Grande Armée pourra infliger à l'ennemi une défaite de plus. Ainsi le soldat Marchal affirme qu'apparemment les Russes ne veulent pas conclure la paix, mais qu'ils vont bientôt comprendre ce que signifie se battre avec les Français, en précisant même que Pétersbourg est l'objectif de la campagne projetée¹⁸. Le baron Exelmans pense, lui aussi, que « si les Russes ne demandent pas la paix avant la campagne prochaine, ils auront tout lieu de s'en repentir »¹⁹. Mais, à la veille de quitter Moscou, le regret que la Grande Armée, maintenue dans l'illusion de la paix à venir, s'y soit attardée aussi longtemps, transparait dans les lettres. « Si l'on avait quitté Moscou quinze jours plus tôt, on aurait pu prévenir la catastrophe, mais l'ennemi a réussi à nous bercer d'espérances de paix pour exécuter un plan qu'il avait bien médité »²⁰, écrit le colonel Beroldingen, attaché militaire du Wurtemberg.

Après le départ des troupes françaises de l'ancienne capitale russe, il devient évident que la paix ne sera probablement pas conclue dans un avenir proche et que la guerre avec la Russie va reprendre l'année suivante. Pourtant les combattants continuent de compter sur une pause dans des quartiers d'hiver établis sur le territoire de l'empire russe. Avant l'arrivée à Smolensk du gros des forces de la Grande Armée, beaucoup pensent que le centre de cantonnement sera Vilnius, ville alliée et moins éloignée de la France que Smolensk ou Vitebsk. « Si nous n'avons pas la paix nous aurons un peu de repos », écrit le comte Méjan à sa femme le 7 novembre²¹. Et, dans une lettre à son épouse datée du 31 octobre, le général Baraguey d'Hilliers affirme que tous les soldats espèrent la paix et que les officiers la souhaitent encore plus²². Tablant sur la durée de l'hiver russe, Playoult

(18) *Ibid.*, p. 34.

(19) *Ibid.*, p. 110.

(20) Arthur CHUQUET, *op. cit.*, t. 3, p. 146.

(21) *Lettres interceptées...*, *op.cit.*, p. 211.

(22) *Ibid.*, p. 343.



de Bryas compte même avoir le temps de rendre visite à sa femme ; il espère en effet obtenir une permission pendant que l'armée stationnera dans ses quartiers d'hiver²³. Même pendant le répit à Smolensk, certains espèrent encore que, la campagne étant alors pratiquement terminée, les quartiers d'hiver seront bientôt établis. Ainsi P. F. Bauduin, colonel du 93^{ème} régiment, juge-t-il que « si, comme il est probable, on organise le royaume de Pologne, Smolensk fera sans doute partie de la ligne de défense, comme un point important sur le Boristhène ou Dniepr ; en conséquence je présume que notre quartier d'hiver ne sera pas trop éloigné d'ici »²⁴. À ce stade, personne n'envisage encore la possibilité d'une défaite de Napoléon, et cela d'autant moins que beaucoup de frères d'armes vont devoir passer l'hiver dans la Russie profonde, dans des camps de prisonniers.

Les promotions et les succès, comme d'ailleurs les échecs personnels, entrent pour beaucoup dans l'appréciation que portent les combattants sur la campagne. Delécourt, inspecteur aux revues, écrit à sa femme que le maréchal Davout aurait demandé pour lui le titre de baron, et il ajoute : « Si cela m'était accordé avec la dotation, bien entendu, il faudrait convenir que j'aurais fait une superbe campagne, puisque mon sort serait assuré avec un bel état »²⁵. De Ribeaux se dit « fort aise d'avoir commencé [sa carrière] par une campagne difficile et pénible »²⁶. Ce jeune homme de vingt-deux ans a déjà à son actif une assez belle carrière : sa parenté avec le comte Daru lui a valu un poste, certes pas très élevé, mais sans danger et prometteur. À cette époque, les carrières dépendent très largement de protecteurs influents, ce dont témoigne, par exemple, le grand nombre de demandes adressées au général Dumas par des parents ou des amis en faveur de leur fils²⁷.

Tous ne se montrent pas aussi optimistes. Rayon, employé à la Secrétairerie d'État, exprime nettement sa lassitude. Dans une lettre à sa mère, il avoue sa crainte de devoir retourner en Russie avec la Grande Armée l'année suivante et dit son espoir que sa femme l'autorisera à refuser des missions lointaines et à rester en France²⁸ ; puis dans une autre lettre à sa femme, il lui expose de manière encore plus explicite son désir de ne plus accomplir ces missions, même si cela doit entraîner une réduction sensible de leurs revenus, et, pour que ce rêve se réalise, il lui demande d'utiliser

(23) *Ibid.*, p. 209.

(24) *Ibid.*, p. 213.

(25) *Ibid.*, p. 188.

(26) *Ibid.*, p. 195.

(27) *Ibid.*, p. 202-203.

(28) *Ibid.*, p. 190.

ses relations afin de lui obtenir un autre poste à cette même Secrétairerie²⁹. Henri Beyle est dans les mêmes dispositions : dès le 24 août il écrit à Grenoble à son ami Félix Faure qu'il n'est pas vraiment heureux de se retrouver dans cette guerre et que « le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé »³⁰. Fin novembre, il annonce carrément à sa sœur Pauline qu'il aimerait retourner dans sa chère Italie et ne plus paraître à l'armée³¹, cela alors qu'il occupe un poste important dans l'intendance et peut juger parfaitement réussie une carrière qu'il doit à ses liens familiaux avec le comte Daru.

Certains sont profondément mécontents de leur situation. Le général Baraguey d'Hilliers, commandant d'une division de marche, confie à sa femme : « les emplois qu'on me donne ici ne ressemblent guère ni à de la faveur ni même à de la justice »³². Le caractère abrupt de cette déclaration tient au fait que le général a commencé à servir sous Bonaparte en Égypte et, n'étant pas monté en grade comme d'autres, il se sent oublié.

Les lettres de la Grande Armée n'offrent que des informations fragmentaires sur le déroulement des opérations militaires. Seule de tous les combats importants, la seconde bataille de Polotsk (18 au 20 octobre) fait l'objet d'un récit détaillé. Le capitaine Alphonse de Vergennes, aide de camp du général Doumerc, informe son père qu'au cours de cette bataille qui a duré trois jours, les régiments du général Wittgenstein ont repoussé le corps du maréchal Gouvion Saint-Cyr, menaçant ainsi la Grande Armée d'encerclement³³. L'auteur indique assez précisément le nombre de régiments engagés de part et d'autre, ce qui n'est pas fréquent à cette date. Il affirme que l'armée française comptait près de 20 000 hommes (les chercheurs les estiment aujourd'hui à 16 ou 18 000), et l'armée russe 52 000 (les estimations aujourd'hui donnent à Wittgenstein environ 49 000 soldats, en y incluant le détachement du général Steinheil, arrivé pendant les combats). Mais Vergennes exagère considérablement les pertes de l'ennemi, en annonçant 18 000 à 20 000 morts au lieu de 8 000, attitude répandue à l'époque. On peut aussi expliquer cet écart par le fait que le champ de bataille est resté cette fois aux Russes, laissant les Français dans l'incapacité de procéder à une estimation précise des pertes ennemies.

(29) *Ibid.*, p. 191.

(30) Henri BEYLE, dit Stendhal, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1968, t. 1, 1800-1821, p. 657.

(31) *Ibid.*, p. 687.

(32) *Lettres interceptées...*, *op. cit.*, p. 343.

(33) *Ibid.*, p. 196.



En règle générale, les auteurs des lettres se limitent dans leurs récits à de vagues indications - on a donné l'assaut à des redoutes, aux murailles d'une ville ; ils peuvent encore ajouter quelques mots sur les pertes des armées ou dans les rangs de leur unité. Ainsi L. F. Cointin, sous-lieutenant au 12^{ème} de ligne mentionne dans une lettre à sa mère du 20 septembre les trois affaires importantes auxquelles son régiment a pris part : la prise de Smolensk, la bataille de Valoutino (18 août) et celle de Borodino. À le lire, le 12^{ème} de ligne aurait perdu rien qu'à la première près de 500 tués ou blessés³⁴. Les pertes varient considérablement d'une unité à l'autre, et le 15 octobre, J. Combe, sous-lieutenant au 8^{ème} régiment de chasseurs qui fait partie du corps de cavalerie du général Grouchy, écrit à sa mère, non sans quelque dépit : « Malgré les dangers que le régiment a courus, s'étant battu régulièrement tous les jours depuis notre passage du Dniepr et ayant toujours formé l'avant-garde de l'armée, nous n'avons pas eu un seul officier tué »³⁵. Ses regrets viennent tout simplement de ce que les promotions dépendent en premier lieu des vacances de poste et que, tant que les postes de lieutenant sont occupés, il ne peut espérer d'avancement, sauf intervention en sa faveur, ce dont il informe sa mère.

Les auteurs des lettres tentent souvent de comparer les pertes de leur armée avec celles de l'adversaire lors de tel ou tel combat et, en règle générale, le nombre de tués et de blessés de la Grande Armée s'avère largement inférieur aux pertes de l'armée russe. Les sources d'information sont limitées et se fondent soit sur les *Bulletins de la Grande Armée*, soit sur des rumeurs. Le 18^{ème} bulletin, daté du 10 septembre, décrit assez longuement le déroulement de la bataille et conclut :

« La perte de l'ennemi est énorme : douze à treize mille hommes et huit à neuf mille chevaux russes ont été comptés sur le champ de bataille ; soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont restés en notre pouvoir. Nous avons eu deux mille cinq cents hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à dix mille hommes : celle de l'ennemi à quarante ou cinquante mille »³⁶.

Ces chiffres sont très proches de ceux que l'on trouve dans les lettres. Par exemple, le général J.-L. Charrière affirme : « La bataille du

(34) *Ibid.*, p. 18.

(35) *Ibid.*, p. 154.

(36) *Moniteur Universel*, 1812, n° 271. Selon les calculs effectués aujourd'hui, l'armée russe a perdu à Borodino de 45 à 50 000 hommes, et les Français près de 35 000. *Encyclopédie*, Moscou, 2004, art. « Guerre patriotique », p. 91 (en russe).

7 leur [aux Russes] coûte plus de 50 000 hommes. Malgré qu'elle fût retranchée et qu'elle occupait de très bonnes positions »³⁷, tandis que J.-P.-M. Barriès, chef de bataillon au 17^{ème} de ligne, écrit que les Russes en ont perdu 40 000³⁸. Musicien au 35^{ème} de ligne, J. Eichner conclut à sa manière tous les discours sur les pertes de l'armée russe à la bataille de la Moskova : « Les Russes ne sont nullement en état de tenir la campagne contre nous, car jamais ils ne trouveront de positions telles qu'à Smolensk et Mojaïsk »³⁹. Surestimer les pertes de l'ennemi vise à souligner une fois de plus l'importance de la victoire et la supériorité de l'armée victorieuse. Quant à J.-P.-M. Barriès, il tient l'armée russe pour « cette puissance colossale qui, depuis environ douze ou quinze ans, menaçait d'envahir nos provinces, si elle n'eut eu pour barrière les mauvais chemins et la saison qui, dans ce climat, se trouve beaucoup plus précoce que dans le reste de l'Europe, ce qui n'a pas peu contribué à arrêter notre marche »⁴⁰.

Les chefs de l'armée russe ont eux aussi recours à cette pratique, courante à l'époque, qui consiste à gonfler les pertes de l'ennemi et à sous-estimer les siennes. Dans son rapport rédigé à l'intention d'Alexandre I^{er} après la bataille de Borodino, M. Koutouzov écrit : « L'ennemi compte parmi les morts et les blessés 42 généraux, une foule d'officiers d'État-major et supérieurs et plus de 40 000 soldats ; en ce qui nous concerne, les pertes se montent à 25 000 hommes ; parmi eux, 13 généraux tués ou blessés »⁴¹.

Certaines lettres se limitent à faire état du rapport entre les pertes des deux camps en se fondant sur l'impression de l'auteur : la référence à l'expérience personnelle veut donner un poids supplémentaire à cette information auprès des lecteurs potentiels et, dans ce cas, la supériorité des Français y est affirmée de manière encore plus sensible. Tout en reconnaissant que ces derniers ont subi de lourdes pertes à Borodino, C. Van Boecop, capitaine de la Vieille Garde, affirme que selon ses propres comptes effectués sur le champ de bataille, les Russes ont eu six fois plus de pertes, mais cela sans fournir de chiffres précis⁴². Quant au sous-lieutenant L. F. Cointin, il dénombre huit morts russes pour un français⁴³. Son régiment

(37) *Lettres interceptées, op. cit.*, p. 37.

(38) *Ibid.*, p. 32.

(39) *Ibid.*, p. 36.

(40) *Ibid.*, p. 32.

(41) Mikhaïl Illarionovitch KOUTOUZOV, *Recueil de documents*, T. IV, 1^{ère} partie, Moscou, 1954, p. 168 (en russe).

(42) *Lettres interceptées, op.cit.*, p. 50.

(43) *Ibid.*, p. 18.



a participé à l'assaut de la batterie Kourgannaïa et il est possible qu'il appuie sur cette seule expérience l'estimation qu'il fait porter sur l'ensemble de la bataille ; il ne manque pas non plus de mentionner son régiment qui, lui aussi, a beaucoup souffert. Mais le lieutenant d'habillement du 25^{ème} régiment, P.-L. Paradis, l'emporte sur tout le monde dans ses estimations : dans deux lettres, l'une à Mlle Geneviève Bonnegrâce du 20 septembre, l'autre à son père du 25, il affirme avoir personnellement dénombré 20 morts russes pour un français⁴⁴.

La bataille de Borodino est un événement d'une telle importance pour la campagne de 1812 qu'elle figure encore dans les correspondances plusieurs mois après son déroulement. Ainsi, le 2 novembre, E. de Ribeaux, employé d'intendance, informe son père qu'il n'y a pas participé, mais a simplement traversé le champ de bataille huit ou dix jours plus tard. Il se contente de considérations générales sur l'héroïsme des Français et des Russes⁴⁵, retenue qui s'explique probablement par son refus de décrire l'horrible spectacle qu'il a découvert là, une telle description ne pouvant qu'effrayer ses proches ou encore attirer l'attention des censeurs du Cabinet noir.

En France, on s'inquiète énormément du sort de parents ou d'amis partis pour cette lointaine campagne. On discute encore beaucoup aujourd'hui du degré de confiance accordé à l'information officielle donnée par les bulletins. C'est à cette époque que se répand l'expression « menteur comme un bulletin » et, que dans les lettres même des acteurs de la campagne de 1812, on trouve des témoignages de défiance à l'égard des journaux et des bulletins. Aussi, quand Paradis, cité plus haut, écrit le 20 septembre : « Tu verras bien, sans doute, le récit de cette fameuse affaire [la bataille de la Moskova] sur les journaux, mais je puis t'assurer que l'on ne saurait exagérer »⁴⁶, c'est qu'il lui faut confirmer que les bulletins en effet n'exagèrent pas. Par ailleurs, on ne peut qu'adhérer à la thèse de M. Goubina selon laquelle de nombreux Français ne disposent pas d'autre source de renseignements concernant l'expédition en Russie et la Russie elle-même en dehors de ces bulletins : au début du XIX^e siècle, la plupart des Français, qui ne lisent pas les ouvrages consacrés à la géographie, l'histoire et la culture de la Russie, se fient à la source la plus directement accessible⁴⁷. Cela d'autant plus que l'affaire touche à la santé et à la vie

(44) *Ibid.*, p. 20 et 23.

(45) *Ibid.*, p. 194.

(46) *Ibid.*, p. 20.

(47) Maya GOUBINA, « Les bulletins de l'armée napoléonienne (1805-1812) et le problème épistémologique de la constitution de l'image de la Russie », Colloque *Représentation de la Russie* :

de leurs proches dont les lettres n'arrivent qu'avec un retard considérable, parfois de plusieurs mois. Ceux qui sont restés en France sont donc prêts à croire quiconque s'efforce de les rassurer et de leur donner espoir. Voici comment la comtesse de Rémusat décrit au général C. de Nansouty l'atmosphère à Paris après l'arrivée des premières nouvelles de la grande bataille en Russie : « Après la nouvelle de cette terrible bataille [de la Moskova] on a répandu ici des bruits de toutes les couleurs. On a encore exagéré nos pertes, et tout le monde croyait avoir à pleurer quelqu'un. Enfin les lettres particulières et le Bulletin ont rassuré bien des personnes, mais on voudrait qu'il en arrivât à toute heure »⁴⁸.

Pourtant nul ne dispose d'informations précises sur les pertes, ni les Parisiens, ni les autorités officielles des alliés de la France. Frédéric, roi du Wurtemberg, écrit à Berthier le 18 octobre qu'il n'a aucune nouvelle de ses troupes depuis la bataille de Smolensk et qu'il ignore les pertes qu'elles ont subies à Borodino et par la suite, aussi ne sait-il pas quels renforts envoyer. Il demande simultanément que soit simplifiée la liaison avec son général de division, le baron von Scheller, pour qu'il puisse obtenir directement les renseignements concernant ses effectifs⁴⁹. En effet, toutes les données sur les pertes de la Grande Armée aboutissent au Grand Quartier Général et y restent bloquées. Même les alliés les plus proches n'ont pas à connaître ces chiffres pour éviter leur divulgation qui pourrait contredire les *Bulletins de la Grande Armée* et nuire à la version officielle de l'histoire de la campagne.

Quelle que soit la bataille concernée, le rapport entre les pertes respectives connaît le même traitement. Ainsi le maréchal Berthier affirme dans une lettre du 26 octobre adressée au général Junot qu'à la bataille de Maloïaroslavets⁵⁰, les Russes ont eu 7 000 à 8 000 morts, dont deux généraux, et les Français près de 2 000 morts et blessés. G. Peyrusse, officier d'intendance, estime les pertes de l'ennemi à « 8 000 tués et mis hors de combat », sans rien dire des pertes des régiments napoléoniens⁵¹. Le *Bulletin n° 27*, du 27 octobre, évalue, lui, les pertes françaises à 1 500 morts et blessés, celles des Russes à 6 à 7 000, dont 1 700 morts sur le champ de bataille. Il y est également précisé que l'ennemi a perdu trois

dire et connaître, ENS de Lyon, publication en ligne [<http://www.ens-lsh.fr/labo/CID/russe/lj-goubina.htm>], communication du 27 septembre 2004.

(48) *Lettres interceptées*, op. cit., p. 46.

(49) Arthur CHUQUET, op. cit., t. 1, p. 99.

(50) *Ibid.*, p. 100.

(51) *Lettres interceptées*, op. cit., p. 294.



généraux alors que les Français n'en ont eu qu'un, légèrement blessé⁵². On estime aujourd'hui que les deux armées ont eu près de 7 000 morts lors de cette bataille⁵³.

Le plus souvent les accrochages avec les troupes russes qui sont évoqués sont ceux auxquels les auteurs des lettres ont personnellement pris part, et si les pertes y sont mentionnées, on y apprend aussi les récompenses reçues par les amis et les connaissances. Quant aux commandants, ils y livrent leur appréciation sur leurs unités. Début novembre, le général Compans écrit à sa femme qu'en dépit d'une participation ininterrompue aux combats, sa division continue à se conduire « toujours avec beaucoup d'ordre et de bravoure ». Le 57^{ème} R.I. et l'artillerie de la division ont mérité un éloge particulier du *Vainqueur des redoutes*⁵⁴. Pourtant tous les commandants n'ont pas une aussi haute opinion de leurs hommes. Contrairement à Compans, Baraguey d'Hilliers est fort mécontent de la division qu'il commande le 6 octobre 1812 : à cette date elle était en cours de formation entre Smolensk et Moscou, à partir de subdivisions de marche initialement destinées à d'autres régiments⁵⁵. Dans sa lettre du 31 octobre, le général insiste sur l'état de fatigue dû aux marches forcées, sur l'insuffisance des effectifs et le manque d'expérience des hommes qui, de ce fait, pourraient prendre peur au premier accrochage avec les cosaques⁵⁶. Dans une autre lettre à sa femme, il se plaint à nouveau de ses hommes et va jusqu'à souhaiter la dissolution de sa division dès qu'elle aura rejoint le gros des forces de la Grande Armée⁵⁷, ce en quoi il ne se trompe pas : sa division sera dissoute à Smolensk, mais, parce qu'à Liakhovo, toute une brigade placée sous le commandement du général Augereau, le frère du maréchal, se sera rendue. Baraguey d'Hilliers en sera rendu responsable.

À travers l'évocation des nombreuses victoires des armes russes au XVIII^e siècle, plusieurs ouvrages sur la Russie publiés en Europe au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle présentent son armée comme un adversaire puissant, habile et dangereux, or c'est justement cette armée qui est à l'origine de la prétendue menace russe. Pourtant les lettres des combattants de 1812 n'en donnent que rarement une image positive. D'ailleurs, l'armée régulière n'y apparaît pas aussi souvent qu'on pourrait

(52) *Moniteur Universel*, 1812, p. 322.

(53) *Encyclopédie, op. cit.*, art. Guerre patriotique, p. 439 (en russe).

(54) *Lettres...*, p 201.

(55) *Encyclopédie, op. cit.*, p. 48 (en russe).

(56) *Lettres... op. cit.*, p. 343.

(57) *Ibid*, p. 344.

s'y attendre. Face à l'ennemi, les soldats de la Grande Armée insistent plutôt sur leur propre supériorité, ce qui est parfaitement naturel en temps de guerre. À la veille du début des opérations, le grenadier Delvau dessinait déjà les contours de la campagne à venir comme suit : « Nous entrerons d'abord en Russie où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour entrer plus avant »⁵⁸. L'armée russe n'est donc pas pour lui un adversaire sérieux. Il arrive que les Français, pour montrer l'importance de leurs succès, signalent la supériorité numérique de l'ennemi vaincu. Ainsi, lorsqu'il raconte la bataille de Valoutino, L. Cointin affirme que « malgré qu'ils étaient le double de nous, nous les avons chassés à la baïonnette »⁵⁹. Ce type de déclaration vise à convaincre les destinataires des lettres de la supériorité de la Grande Armée et prend un sens tout particulier au moment de la retraite, ce qui s'explique, puisqu'il s'agit d'une manœuvre fort peu habituelle pour les soldats de Napoléon : une retraite impliquant des forces aussi considérables, qui plus est dirigée par Napoléon en personne, s'était rarement produite précédemment. L'empereur craint que ce mouvement ne soit considéré en Europe comme le signe d'une défaite, ou, à tout le moins, d'un affaiblissement sérieux de l'Empire ; il lui faut donc atténuer cet effet potentiellement négatif. Et la correspondance privée vient conforter la propagande officielle dans cette tâche. Nos épistoliers continuent souvent, même après le début de la retraite, à parler de la supériorité de l'armée française, entre autres pour essayer de rassurer famille et amis sur leur sort personnel. Pendant la retraite qui suivit la bataille de Polotsk, « notre division, écrit A. de Vergennes, a eu de très brillantes affaires de cavalerie et plusieurs fois nous avons fait voir aux Russes que nous étions peu, mais bons »⁶⁰. Les Français soulignent qu'ils sont sortis vainqueurs de toutes les rencontres avec les régiments russes : « Chaque fois qu'il leur prendra fantaisie de s'y frotter, comme ils l'ont fait le jour de notre départ de Wiasma, ils s'en souviendront et se persuaderont que chaque fois que nous nous en donnons la peine, ils auront une leçon nouvelle, mais je doute maintenant qu'ils s'y frottent »⁶¹, écrit à son tour A. Guéneau le 11 novembre.

Évoquant l'éventualité d'une nouvelle campagne pour l'année à venir, Ph. Granal, chirurgien aide-major de l'armée, dit sa confiance absolue dans la victoire. Dans une lettre à sa femme datée du 7 novembre, il déclare :

(58) Arthur CHUQUET, *op.cit.*, t. 1, p. 6.

(59) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 17.

(60) *Ibid.*, p. 196.

(61) *Ibid.*, p. 283.



« La campagne prochaine (s'ils ne se mettent à la raison) nous irons brûler ou leur faire brûler (s'ils l'osent) Saint-Pétersbourg »⁶². D'ailleurs, tout en soulignant l'importance des succès français, Jabinal, employé à la Secrétairerie d'État, affirme : « Personne ne s'attendait à voir les Français s'emparer cette année de cette ancienne capitale de la Russie »⁶³.

Plus souvent que des unités russes régulières, il est question dans les lettres de ces détachements volants qui attaquent les unités isolées, les fourrageurs et les courriers demeurés en arrière, et qui s'emparent des convois. Les Français, qui ont pour habitude de voir dans tous ces détachements des cosaques ou des paysans, n'en comprennent pas toujours la composition réelle. La tenue des combattants peut en être l'une des causes : l'hiver, même les militaires de carrière peuvent porter des vêtements non réglementaires ; les touloupes sont très répandues, alors que, pour la plupart des Européens, ces vêtements de paysans témoignent de la sauvagerie de ceux qui les portent. En réalité, on compte dans ces détachements aussi bien des unités de l'armée régulière (cavalerie légère, dragons, chasseurs et artillerie à cheval) que des troupes irrégulières (cosaques, Bachkirs, Kalmouks).

En mentionnant assez souvent cosaques et paysans en armes, les lettres visent à déprécier les actions de l'armée régulière, toujours afin de rassurer les proches et de les convaincre que la vie de leurs auteurs n'est pas si menacée. Ainsi, le 14 octobre, Ytasse considère que dans l'immédiat, la Grande Armée ne s'attardera pas dans les environs de Moscou et que bientôt il pourra « prendre le chemin de la bonne France »⁶⁴. C'est sans tenir compte de l'armée russe ! Le médecin E.-F. Bourbon affirme le 15 octobre que « la guerre des paysans armés, commandés par leurs seigneurs, qui tuent, harcèlent nos fourrageurs, nos convois, nos voyageurs, nous fait plus de mal que leur armée »⁶⁵. Des stéréotypes répandus depuis le XVIII^e siècle, font de la férocité de ses soldats, conséquence de la barbarie russe, un trait caractéristique de cette armée et il arrive que, durant la campagne de 1812, ses participants s'en souviennent. Ainsi, à la mi-octobre, Henri Beyle qui a quitté Moscou pour Smolensk avec un grand convoi de blessés, voit son détachement attaqué par 4 000 à 5 000 Russes, pour partie troupes de ligne, pour partie paysans révoltés. Dans cette situation, nous sommes prêts, écrit-il, à « nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous laisser prendre par

(62) *Ibid.*, p. 210.

(63) *Ibid.*, p. 189.

(64) *Ibid.*, p. 109.

(65) *Ibid.*, p. 338.

des paysans qui nous tueraient lentement à coups de couteau ou de toute autre manière aimable »⁶⁶. Le 10 novembre, M. J. Guillard, détaché au bureau topographique de la Grande Armée, souligne encore la cruauté des cosaques lorsqu'il évoque l'attaque de son convoi, à vingt lieues de Moscou, par deux cents d'entre eux, qui se sont emparés de tous les équipages et ont tué tous ceux qu'ils rencontraient⁶⁷. P.-L. Théviôtte, aide de camp du général Sanson, le chef du service topographique à l'État-major, précise, lui, que le général Sanson aussi a disparu avec les équipages⁶⁸. Ainsi se trouve confirmé un autre stéréotype concernant les troupes irrégulières russes qui, selon de nombreux auteurs des XVIII^e - XIX^e siècles, sont en général composées de pillards, la menace principale venant des cosaques.

La tactique qu'appliquent les détachements volants, les milices d'auto-défense et d'autres détachements de ce type est souvent attribuée aux cosaques, dont les formations apparaissent comme les plus remarquables et les plus spécifiques au sein de l'armée russe. Dans son rapport du 24 octobre, rédigé à Krémenskoïé, près de Medyn, le général Lefebvre-Desnouettes informe le prince Poniatowski, son supérieur, que son avant-garde a été attaquée par des paysans armés et à cheval qui servent comme cosaques⁶⁹. Le contenu de la lettre montre clairement que le général s'attache à bien distinguer les unités régulières, absentes de ce secteur à ce moment, des cosaques et des paysans en armes. Mais en fait, le 24 octobre, son unité a subi l'attaque conjointe d'un régiment commandé par A. I. Bykhalov I^{er} et d'un détachement de paysans menés par le chef de la police locale⁷⁰.

On trouve dans de nombreuses lettres mention d'attaques de cosaques contre les fourrageurs et les retardataires. Dès le 20 septembre, le général Scheller écrit que plusieurs équipages d'officiers s'étant laissés distancer, certains sont tombés aux mains des cosaques⁷¹. Les actions des détachements volants se multiplient et, le 13 octobre, le général Junot fait savoir que « les cosaques ne laissent pas passer tout le monde »⁷². Dans une lettre du 16 octobre à sa femme, le général A. Guilleminot déclare qu'ils créent bien des ennuis sur les arrières de la Grande Armée, particulièrement aux

(66) *Ibid.*, p. 242.

(67) RGADA, Fonds 30, Dossier 266, folio 57.

(68) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 261.

(69) Arthur CHUQUET, *op. cit.*, t. 2, p. 110.

(70) A. A. VASSILIEV, « dans La bataille de Medyn, 25 octobre 1812, d'après les souvenirs de Henryk Dembinski », dans *La retraite de Russie de la Grande Armée de Napoléon*, Maloïaroslavets, 2000, p. 32-33 (en russe) ; Andreï I. POPOV, dans *La Grande Armée en Russie. La poursuite d'un mirage*, Samara, 2002, p. 395 (en russe).

(71) Arthur CHUQUET, *op. cit.*, t. 3, p. 28.

(72) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 86.



fourrageurs⁷³. Beaucoup notent encore qu'ils se dérobent à un affrontement direct avec des forces françaises importantes et préfèrent des raids rapides contre des détachements peu nombreux, ce que les Français expliquent par un manque de courage et de capacités militaires de leurs agresseurs : « Les Cosaques continuent bien à inquiéter nos fourrageurs, à rendre les communications difficiles pour les petits détachements ; mais ils sont moins terribles qu'on le croyait et n'ont pas eu la témérité de venir dans la ville [Moscou] », écrit Claude Soalhat, capitaine du génie⁷⁴. Ytasse, dans une lettre du 16 octobre à son frère, fait remarquer qu'ils se tiennent tout le temps en arrière et évitent le contact avec les grandes unités françaises⁷⁵. En effet, jusqu'au départ du gros des forces françaises de Moscou, les détachements volants ne s'en prennent en règle générale qu'à de petits détachements français, et ce n'est qu'à la fin du mois d'octobre que de grandes unités de l'armée russe, venues essentiellement de la cavalerie légère, engageront le combat contre de grandes unités ennemies. Pourtant, même alors, les Français persistent à ne pas voir en elles un adversaire sérieux.

J. J. Desvaux de Saint-Maurice, major de l'artillerie à cheval de la Garde impériale, raconte ainsi l'attaque du Quartier général par une division cosaque : « Nous avons tiré seulement 250 coups de canon et cette petite affaire était terminée vers les midis »⁷⁶. En fait, il s'agit du raid lancé près de Gorodnia le matin du 25 octobre par un détachement de six régiments cosaques et un régiment de chasseurs sous le commandement d'A. V. Ilovaïski, contre un « parc » de l'artillerie de la garde et un convoi de la Grande Armée ; les cosaques ont saisi onze canons et ont failli faire prisonnier l'empereur qui se trouvait en reconnaissance dans ce secteur⁷⁷. Les ouvrages publiés en Europe aux XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle mettent toujours en avant le caractère asiatique de leur uniforme et de leur pratique de la guerre, et pendant la campagne de 1812, les Français commencent à comparer les cosaques aux Arabes que la campagne d'Égypte (1798-1801) leur a permis d'assez bien connaître. Dès 1804, il y a au sein de la Garde consulaire, puis impériale, un escadron de

(73) *Ibid.*, p. 340.

(74) *Ibid.*, p. 337.

(75) *Ibid.*, p. 169.

(76) *Ibid.*, p. 183.

(77) Pour plus de détails, voir A. A. VASSILIEV, « Le Hurrah qui a sauvé Napoléon. L'escarmouche cosaque contre un convoi et la suite de l'empereur près de Gorodnia, 13/25 octobre 1812 », dans *Napoléon. Légende et réalité. Matériaux issus de journées d'études et de conférences sur Napoléon (1996-1998)*, Moscou, 2003, p. 102-112 (en russe).

mamelouks issus de la garde personnelle de Bonaparte en Égypte. Aussi dans l'opinion publique française sous le 1^{er} Empire, Arabes et mamelouks (que l'on ne distingue pas toujours) apparaissent-ils aux côtés des Tatars, comme le symbole de la sauvagerie et de la barbarie orientales. « Cosaques qui font la guerre à la manière des Mameloucks et les entourent en poussant de grands cris », note Baraguey d'Hilliers⁷⁸ ; le maréchal Berthier dira la même chose à Ney⁷⁹. Enfin l'empereur lui-même comparera cosaques et Arabes dans le *Bulletin n° 28*, probablement pour éviter un rapprochement bien inutile avec son escadron de mamelouks⁸⁰.

Les Français ne sont donc pas prêts à reconnaître dans les actions des détachements volants une tactique mûrement réfléchie, en partie parce que la Grande Armée, qui manque de chevaux, a beaucoup de mal à leur résister. En ne voyant dans ces actions que l'effet de la sauvagerie de l'ennemi, ils se dispensent de lui opposer des réponses adéquates et de renouveler leur tactique, tout en sachant que ces actions sont la marque même des cosaques. Ainsi Lesur, qui définit dans un ouvrage les qualités de l'armée russe au combat, insiste-t-il bien sur le fait qu'ils agissent de préférence « en avant ou sur les flancs de l'armée, pour inquiéter l'ennemi, massacrer les hommes isolés, arrêter les déserteurs et dévaster le pays »⁸¹ dans les pages qu'il leur consacre. Ce regard quelque peu méprisant sur les détachements volants jouera par la suite un certain rôle dans les campagnes de 1813-1814. Le commandement russe utilisera l'expérience positive acquise pendant la guerre en Russie pour attaquer les arrières de l'armée française avec des unités relativement peu importantes, ce à quoi les officiers de Napoléon ne se montreront pas préparés.

Le repli stratégique de l'armée russe dans les profondeurs du pays, qui s'accompagne de l'incendie des villes, contribue à l'émergence d'une image négative tant de l'armée que du pays tout entier, car cette tactique ne peut s'accorder avec l'image d'un peuple civilisé. Elle était pourtant prévisible - Alexandre I^{er} dans un entretien avec Caulaincourt l'avait même annoncée -, mais la Grande Armée ne se montre pas vraiment prête à l'affronter. Certes elle s'adapte vite, anticipe même dans certains cas ce type d'actions. Le chirurgien Granal n'écrit-il pas que, si les Français

(78) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 343.

(79) Arthur CHUQUET, *op. cit.*, t. 2, p. 208.

(80) *Moniteur Universel*, 1812, n° 334.

(81) Charles Louis LESUR, *Des progrès de la puissance russe, depuis son origine jusqu'au commencement du XIX^e siècle*, Paris, 1812, p. 414.



arrivaient à Saint-Pétersbourg, les Russes seraient bien capables de brûler eux-mêmes la ville⁸².

Les participants à la campagne affirment à plusieurs reprises que cette tactique manque d'efficacité et que les Français vaincront de toute façon « ces Russes qui se sauvent toujours et qui brûlent tout, croyant nous faire mourir de faim. Mais le grand homme qui nous conduit s'en moque et l'armée française n'a pas encore jeûné, c'est-à-dire qu'on a été sans pain, mais on a trouvé de la farine, avec laquelle on faisait de la bouillie avec un peu d'eau et de sel, car il faut vous dire qu'on n'a pas encore fait de distribution, des choux et des pommes de terre nous servaient de pain », comme l'écrit le sous-lieutenant Cointin le 20 septembre, tout juste après l'incendie de Moscou⁸³. Un même sentiment s'exprime, le 25 septembre, dans une lettre d'Eichner à son père : « Nous avons heureusement (et contre toute attente) trouvé assez de vivres pour ne pas craindre de sitôt la famine »⁸⁴. Mais après le séjour prolongé à Moscou à espérer la paix, quand il devient clair que la guerre va continuer, l'appréciation de cette tactique va évoluer : Ch. Lamy, employé de l'intendance générale, écrit le 19 octobre que les Russes ont tout brûlé de Smolensk à Moscou, et que, par conséquent, tous les chevaux vont mourir de faim, ce qui mettra toute l'armée en très mauvaise position. Et il pense que ce plan vient de loin⁸⁵.

La campagne de Russie est souvent comparée à celle d'Égypte et, avant même le début des opérations, ce pays est donné par certains comme l'un des objectifs possibles de la campagne⁸⁶. Passer par la Russie pour atteindre l'Égypte n'est pas le chemin le plus court, ni le plus facile, aussi peut-on présumer que nous avons là affaire à des imaginatifs qui voient dans la campagne de Russie une nouvelle tentative de conquête de l'Orient. Il faut par conséquent appliquer une tactique équivalente à celle de 1798-1799⁸⁷, mais ce que le maréchal Berthier envisage dans ce contexte est loin d'être clair. Larrey, chirurgien en chef de la Garde impériale et de la Grande Armée, compare lui aussi les deux campagnes dans une lettre de novembre 1812 à sa femme, où il dit n'avoir jamais autant souffert qu'en Russie et que, de ce point de vue, les campagnes d'Égypte et d'Espagne ne peuvent absolument pas être comparées à celle

(82) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 210.

(83) *Ibid.*, p. 18.

(84) *Ibid.*, p. 36.

(85) *Ibid.*, p. 168.

(86) Arthur CHUQUET, *op. cit.*, t. 1, p. 6.

(87) *Ibid.*, t. 2, p. 208.

en cours⁸⁸. Que cette dernière apparaisse pour beaucoup comme la plus pénible relève, entre autres, d'une explication d'ordre psychologique : ceux qui ont fait la campagne d'Égypte ont vieilli et donc ont plus de mal à supporter physiquement la vie au bivouac ; mais surtout les souffrances présentes paraissent presque toujours plus terribles que celles vécues douze ou quinze ans plus tôt. Par la suite, de nombreux écrits mémoriels viendront confirmer cette appréciation.

Comme on l'a constaté plus haut, il est rare de trouver dans les lettres envoyées en 1812 depuis la Grande Armée des détails sur les opérations militaires ou le déroulement de tel ou tel combat. En règle générale, leurs auteurs se contentent de vagues indications, y compris en ce qui concerne le rapport entre les pertes des deux camps ; cela vient du manque d'informations, même chez les hauts gradés, mais aussi du refus d'entrer en contradiction avec les bulletins officiels. Tous parlent bien plus souvent de leurs succès ou de leurs échecs personnels, ou encore de leurs pertes ou de leur butin. Quand, tout de même, ils en viennent à décrire des opérations, ils minimisent les forces de l'ennemi et exaltent leurs propres succès, renforçant ainsi les stéréotypes les plus répandus sur l'armée russe dans de larges couches de la population française. Le rapport des pertes dans les batailles, comme l'exposé de la tactique pratiquée, dite « des Scythes », sont là pour témoigner du peu de valeur de l'ennemi au combat ; ce dernier ne connaissant que des défaites sur le champ de bataille, craint de ce fait en permanence les affrontements directs et s'applique à n'attaquer que de petits détachements de la Grande Armée. Le manque d'efficacité au combat de l'armée russe relève de toute évidence du retard de la civilisation russe, comme en témoignent, et la participation des paysans aux actions militaires et l'utilisation des cosaques que les Français s'efforcent de présenter plutôt comme moins dangereux qu'importuns. Même les chefs mécontents de leur situation et de leurs hommes voient le danger principal pour les Français, non dans l'armée russe, mais dans le climat et dans la mauvaise qualité de la nourriture⁸⁹. La correspondance privée conforte ainsi, *volens nolens*, bien des thèses de la propagande officielle et contribue de la sorte à renforcer dans l'opinion française et européenne l'image d'une Russie arriérée, étrangère à la civilisation.

Si les lettres reflètent cette image de la Russie que les époques précédentes ont ancrée dans la conscience des Européens, elles lui donnent

(88) *Lettres...*, *op. cit.*, p. 301.

(89) *Ibid.*, p. 345. Lettre du 4 novembre de Baraguey d'Hilliers, p. 345.



d'autres inflexions. Tout au long du XVIII^e siècle, philosophes, hommes de lettres et voyageurs avaient accordé beaucoup d'attention au régime politique de la Russie, à son économie et à l'Église orthodoxe ; or ces thèmes ne se retrouvent qu'en pointillé dans les lettres, par manque de temps et, sans doute, de connaissances. C'est la vie quotidienne, le climat et l'armée russe qui en sont l'objet principal.

Les militaires en campagne manquent en effet souvent de temps pour analyser leurs impressions, aussi le plus souvent s'en tiennent-ils à constater brièvement des faits. Par ailleurs, ils se demandent rarement pourquoi ils se retrouvent dans une situation aussi pénible. La réponse à cette question viendra plus tard, dans leurs souvenirs où ils s'attarderont avec une foule de détails hauts en couleur sur les horreurs du climat russe et les conditions inhumaines de la retraite de Russie. Mais bien peu d'entre eux s'interrogeront sur les insuffisances des services d'intendance pour ce qui est du ravitaillement, de la fourniture de fourrage et de vêtements chauds ; la plupart du temps, on attribuera la rudesse des conditions de vie aux particularités du pays, explication plus simple qui permettra finalement de détourner les soupçons de la personne de l'empereur, dont le culte reste très présent dans l'armée.

La population civile russe est rarement évoquée, aussi le stéréotype de la férocité et de la barbarie de cette population se voit-il pratiquement tout entier concentré sur l'armée russe, et plus particulièrement sur les cosaques. F. M. Penguilly L'Haridon, intendant de la Vieille Garde, ne fait-il pas allusion à la sauvagerie du pays où se trouve alors la Grande Armée lorsqu'il écrit que dès le début il n'avait aucune envie de participer à une campagne engagée dans « un pays de loups »⁹⁰ ? Et mettre le feu à ses propres villes, en premier lieu à Moscou, apparaît comme une preuve évidente de plus de la barbarie des Russes.

Tous ces facteurs - climat, incendies causés par la barbarie russe, cosaques- désignés comme les principaux vainqueurs de Napoléon, sont là pour démontrer que l'empereur des Français, après avoir vaincu l'état russe sous les auspices de son armée, a été vaincu par des phénomènes auxquels il est pratiquement impossible de s'opposer. Cette façon de voir la guerre surgit chez les soldats français au cours même de la campagne : « Les Russes ayant été battus veulent, avant de traiter avec nous, voir si nous triompherons de leur rude climat, comme nous avons triomphé d'eux

(90) *Ibid.*, p. 106.

[...] », écrit de Moscou J. Dauxon, commissaire des guerres près la Garde impériale. Dans les derniers bulletins envoyés de Russie, Napoléon va tenter de rejeter la responsabilité de la défaite en utilisant, entre autres, les stéréotypes les plus courants ; consciemment ou non, les militaires ont apporté, à travers leurs lettres, un soutien de poids à ses justifications.

Nicolai PROMYSLOV
Institut d'histoire universelle, Académie des sciences de Russie
Leninsky prospect, 32-a, 119991, Moscou, Russie
npromyslov@list.ru
Traduit du russe par Hélène Rol-Tanguy,
avec la collaboration de Françoise Lyon-Caen

